

# L'ÉTAT CONTRE NOLAN (OU UN ENDROIT TRANQUILLE)

## de Stefano Massini



Du 10 - 28 juillet // Jours PAIRS // Relâche les 20 et 26 juillet //  
17H20 // Durée 1H50  
LaScierie - Le Hangar

### Synopsis :

L'État contre Nolan (ou Un endroit tranquille) est une pièce récente et inédite de Stefano Massini, écrivain italien engagé dans la vie de la cité. L'auteur décortique ici ce qui fait un procès, le caractère mouvant de la vérité et les conflits internes auxquels est confronté un jury, faisant valoir « notre droit à ne pas être trahis ».

Gabriel Dufay a décidé de monter cette pièce avec les élèves de la promotion sortante du Studio de Formation Théâtrale - Formation Supérieure à Vitry-sur-Seine ce qui permet de donner une actualité à cette fable incisive.

Stefano Massini nous fait prendre conscience avec cette nouvelle pièce, des conséquences que de petites décisions peuvent avoir et de la vigilance qu'il nous faut pour défendre la liberté et ne pas nous laisser domestiquer par la peur. En ces temps de pandémie, de pensée unique ou binaire, d'hystérisation des débats et de fake news, quoi de plus actuel que cette réflexion et cette pièce qui nous donne des clefs pour nous renseigner sur nous-mêmes et nous ressaisir, sans aucun moralisme, mais avec une intelligence que l'on peut qualifier d'exemplaire.

La pièce est représentée par L'ARCHE - agence théâtrale. [www.arche-editeur.com](http://www.arche-editeur.com)  
La même équipe présente la pièce inédite Pan ! de Marius von Mayenburg les jours impairs.

### Distribution :

Metteur en scène : Gabriel Dufay

Traducteur : Pietro Pizzuti

Avec les élèves sortants du Studio de Formation Théâtrale : Gabriel Arbessier Cadot, Igor Badnjar, Marie-Cécile Bury, Clara Drzewuski, Lorette Ducornoy, Pauline Fournier, Adam Karotchi, Charlotte Nivet, Catherine Otayek, Julien Ottavi, Camille Plazar, Theo Schneider, Lea Schwartz.

# NOTES DE MISE EN SCÈNE

## NOTRE DROIT À NE PAS ÊTRE TRAHIS

« Les usages politiques de la peur, son invocation et son instrumentalisation qui furent le privilège des régimes de terreur ne peuvent plus servir aujourd'hui de critère discriminant entre les démocraties et les régimes, dont, par principe, elles devraient être distinctes. Dans tous les domaines de l'existence, les citoyens sont affectés par la "culture" dont elle fait l'objet – une culture qui les conduit à tolérer des discours et des pratiques qu'ils n'auraient pas cru pouvoir ni devoir accepter auparavant. Ainsi se sédimente dans nos vies "l'inacceptable", au nom d'une exigence démultipliée de protection et de sécurité.

La question alors est de savoir quelle est, dans cette exigence, la part du besoin de "sécurité humaine", dont aucun discours politique ne devrait faire l'économie, et celle du besoin de "la sécurité de l'État". S'il est vrai que leur frontière indécise se joue, à chaque fois, dans le choix et le calcul des "cibles de l'insécurité", au double sens d'un génitif subjectif et objectif, l'avenir de la démocratie appelle une critique ininterrompue de ces choix et de ces calculs – à plus forte raison quand ils se portent sur la figure de l'étranger. »

La Culture de la peur, Marc Crépon

« Et bien, Monsieur le Juge, la peur est dans mon journal, c'est vrai. Pourquoi le nierais-je ? Je dirais même plus, elle ne peut pas ne pas y être, parce que c'est sa maison, elle y habite. Elle n'habite pas seulement au « LEISTER TELEGRAPH », vous la trouverez dans tous les journaux de la terre, pour la simple et bonne raison qu'ils se fondent sur elle. Mon chroniqueur Paul Kapinski a dit que nous recherchons les nouvelles utiles, je confirme, c'est la règle. Mais utiles à quoi ? À survivre, messieurs, utiles à ne pas mourir, utiles à s'en sortir dans cette course aux obstacles où si tu tombes, on te piétine, et à peine tu parviens à te relever, ta peur de retomber redouble. Mon crime serait d'avoir mis le feu aux poudres ? Mais ne voyez-vous pas, ne sentez-vous pas que vous êtes tous esclaves de la terreur ? Elle vit en vous. Si vous parlez, si vous lisez, ce n'est que pour vous défendre. Il n'y a pas d'autre nécessité que celle d'échapper au pire. »

Herbert Nolan, L'Etat contre Nolan, Stefano Massini

« Et s'il est vrai que tout procès est la défense d'un droit contre une injustice, alors que défendons-nous vraiment dans cette salle ? Qu'est-ce qui vous est vraiment demandé de juger ? Des impôts impayés ? Non, vous vous exprimez – et je vous demande de le faire – sur notre droit à ne pas être trahis. Combien de mots nous assiègent chaque jour ? Combien en lisons-nous, combien en entendons-nous ? Je vous demande, la liberté est-ce la licence d'affirmer le faux ? La liberté est-ce forcer la main ? La liberté est-ce violer – oui, violer – l'art de communiquer, pour en faire un cloaque où tout peut se déformer ? »

Procureur Miles, L'État contre Nolan, Stefano Massini

# NOTES DE MISE EN SCÈNE

## NOTRE DROIT À NE PAS ÊTRE TRAHIS

L'État contre Nolan (ou Un endroit tranquille) est une pièce récente et inédite de Stefano Massini, écrivain italien engagé dans la vie de la cité, également journaliste, dramaturge et directeur artistique du Piccolo Teatro à Milan. Massini que je tiens pour un des auteurs les plus percutants du théâtre contemporain. J'ai découvert ce texte à la fin de l'année 2020 et ai été frappé par ses résonances avec notre époque et les enjeux cruciaux qu'elle soulève.

La pièce apparaît pourtant comme relativement classique – appartenant au genre assez codé des pièces à procès – et lointaine, l'action se déroulant à la fin des années 50. Comme ces bons films de procès américains des années 40-50, agréables, pédagogiques, et a priori assez inoffensifs. Nous sommes en terrain connu, semble-t-il. Mais, ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas d'un simple procès. Derrière les apparences, se cache tout autre chose – qui est pour moi l'enjeu principal de la pièce : la culture et l'avenir de toute une société.

Massini décortique ici ce qui fait un procès, le caractère mouvant de la vérité et les conflits internes auxquels sont confrontés des jurés, qui prennent régulièrement la parole. Les jurés, c'est-à-dire nous tous, spectateurs, nous retrouvons à nous faire un avis sur ce que nous voyons, sur quelque chose qui a l'air de presque rien mais qui engage rien de moins que notre liberté et notre responsabilité d'être humain, faisant valoir « notre droit à ne pas être trahis ».

Le personnage principal de cette pièce, extraordinairement précise et documentée, est bien peut-être le diable, invisible et pourtant omniprésent, maléfique ange déchu dont on a peur mais dont on ne connaît pas finalement les motivations profondes. Le diable se cache dans les détails, comme dit le proverbe, et la pièce de Massini, dans son architecture et sa dramaturgie, est à cet égard d'une précision et d'une intelligence diabolique. L'intelligence consister également à mener ce procès au théâtre, lieu d'élection des mots que chaque acteur et actrice emploie comme des armes ou des boucliers, la langue étant au centre du

plateau. Beaucoup de liens peuvent d'ailleurs être établis entre théâtre et tribunal, tant par la place laissée aux mots que par la recherche de la vérité qui se dessine dans les deux lieux.

Au cours de dix scènes rythmées et musicales huit témoins vont successivement prendre la parole et nous délivrer un point de vue divergent sur ce qui s'est passé, faisant apparaître la vérité comme une surface en mouvement, extrêmement complexe à saisir, à la manière d'un kaléidoscope, mêlant narration, monologues intérieurs, interrogatoires et plaidoiries. Dans une forme parfaitement maîtrisée, à la manière des meilleurs films de procès que nous connaissons (Douze hommes en colère, Autopsie d'un meurtre, Le Verdict, Le Procès de Viviane Amsalem...) mais en renouvelant le genre de manière souterraine et en invitant metteur en scène et comédiens à relever le défi de ce procès exposé quasiment en temps réel.

Par ailleurs, sous le regard acéré du Juge Rutherford, deux personnages-clés vont s'affronter, menant lieu à un véritable duel rhétorique mais aussi idéologique : le procureur Miles et l'avocat Nathan (l'accusation et la défense). Leurs deux points de vue contradictoires sur la situation vont nous amener à nous questionner et à épouser une lecture complexe et nuancée des faits et de la vérité, toujours plus difficile à appréhender qu'il n'y paraît de prime abord. L'État contre Nolan est finalement pour moi une pièce sur la nuance et la complexité de la société dans laquelle nous vivons.

Quant aux faits, ils sont assez simples : dans la petite ville de Lesiter, un inconnu est mort, tué par un vieil homme qui a cru que l'étranger s'en prenait à sa petite fille – alors qu'il ne faisait que lui demander de l'eau. Mais ce n'est pas sur ces faits que porte véritablement le procès, mais bien plutôt sur ce qui se passe après, c'est-à-dire la manière dont la réalité est présentée dans les médias, la manière dont la peur est instrumentalisée et se propage comme un virus, la manière dont nous nous servons des mots, en les manipulant ou en étant manipulés par eux. Le procès est en effet intenté contre Herbert Nolan, propriétaire du journal



# NOTES DE MISE EN SCÈNE

## NOTRE DROIT À NE PAS ÊTRE TRAHIS

Leister telegraph, accusé d'avoir monté une campagne de presse sans précédent en faveur du port d'armes, suite aux faits décrits.

Par la suite, plusieurs questions essentielles se posent : de quelle société voulons-nous ? Qu'est-ce que la peur ? La justice ? Pouvons-nous véritablement approcher de la vérité avec des mots ? Peut-on décemment faire le procès de la liberté de la presse sans faire le procès de la démocratie ? De quoi Herbert Nolan est-il le nom ? N'est-il pas l'arbre qui cache la forêt ? Ce sont quelques-unes des questions que j'ai à cœur de rendre actives et de partager avec les spectateurs.

J'ai décidé de monter cette pièce avec les jeunes étudiants en troisième année du Studio de Formation Théâtrale de Vitry, pour les faire travailler sur les mots, la langue et la rhétorique. Et rapidement, je me suis rendu compte de la force de frappe de cette pièce apparemment tranquille, apparemment classique, mais au propos subversif et aux résonances aigües.

Plus nous répétons, plus j'écoutais ces mots, plus je me suis convaincu de la nécessité de partager cette pièce avec le public. Monter cette pièce avec des jeunes acteurs est en quelque sorte un acte politique, permettant également de donner une actualité à cette fable incisive.

J'ai choisi de monter cette pièce avec presque rien, c'est-à-dire treize acteurs, treize chaises et les mots de ce procès. Mais entre chaque scène de procès, nous avons inventé des transitions dansées et chantées, rebattant à chaque fois les cartes, redessinant autrement ce qui nous est relaté au cours du procès. C'est

donc à une forme pluridisciplinaire que nous avons abouti, entre théâtre, danse, chant et documentaire, une forme toujours en mouvement dans un espace trifrontal invitant activement les spectateurs à prendre part à ce procès qui se déroule au présent des représentations.

Stefani Massini nous fait prendre conscience avec cette pièce des conséquences que de petites décisions peuvent avoir et de la vigilance qu'il nous faut avoir pour défendre la liberté et ne pas nous laisser piéger par la gluante toile d'araignée de la peur.

Le philosophe Marc Crépon avait écrit il y a quelques années un essai qui m'avait frappé, intitulé La culture de la peur. Ce livre visionnaire nous alertait alors sur l'instrumentalisation de la peur perpétrée par les médias et l'État, au nom de la sécurité des citoyens, et menaçant nos libertés fondamentales. En écho à la pensée de Marc Crépon, la pièce de Massini nous pose ces mêmes questions : Comment nous libérer de cette peur ? Sommes-nous vraiment prêts à accepter l'inacceptable ? En ces temps de pandémie, de pensée unique ou binaire, d'hystérisation des débats, de fake news et de dictature culturelle, quoi de plus actuel que cette réflexion et cette pièce qui nous donne des clefs pour nous renseigner sur nous-mêmes et nous ressaisir, sans aucun moralisme, mais avec une intelligence que je qualifierais d'exemplaire. C'est en cela que le théâtre nous a manqués ces derniers mois, c'est en cela qu'il est essentiel, et cette pièce vient, je crois, nous le rappeler.

Gabriel Dufay

